

jours l'investissement est formé la tranchée ouverte et le bombardement commence. Aussitôt que la brèche est jugée praticable, Bonaparte envoie un Turc porter sa sommation au commandant, qui pour toute réponse fait couper la tête au parlementaire et ordonne une infructueuse sortie. Le soir même une des tours s'écroule, et le point d'assaut est marqué. Tout le monde s'y préparait, lorsqu'un spectacle d'un intérêt bien touchant vint frapper les yeux du soldat; les chrétiens de la ville, tenant dans leurs mains un crucifix, franchissent les remparts en criant : *Christian! christian!* et se précipitent dans nos rangs, où ils sont traités et accueillis comme des frères. Après cet épisode, l'attaque fut poussée avec acharnement, et la résistance opiniâtre de ses défenseurs ne put sauver ni eux ni cette malheureuse cité. Pendant deux jours et deux nuits, elle subit toutes les horreurs qui accompagnent et qui suivent une prise d'assaut. Bonaparte, embarrassé par le grand nombre de prisonniers, fut entraîné à offrir un holocauste à ce dieu barbare que les conquérants appellent la nécessité : un millier de captifs, la plupart compris



dans la capitulation d'El-Arich, furent passés par les armes, à l'exception seulement de quelques Egyptiens ou Mameluks, qui furent renvoyés en Egypte sous l'escorte d'un détachement de dromadaires. L'histoire transmet à la postérité, sans l'ac-

compagner d'aucune explication, le récit de cette horrible et sanglante exécution; la proclamation adressée par Bonaparte aux habitants du Caire, lors de son retour de Syrie, en deviendra le plus sûr commentaire.

Avant de quitter Jaffa, Bonaparte y établit un divan, une garnison et un grand hôpital. Des symptômes de peste s'étaient manifestés, et plusieurs hommes de la 52e demi-brigade succombèrent. Un rapport des généraux Bon et Rampon alarma sérieusement le général en chef sur la propagation du fléau; il se rendit à l'hôpital, accompagné des généraux Berthier et Bessières, de l'ordonnateur en chef Daure, et du médecin en chef Desgenettes,



parla aux malades, les encouragea, toucha même leurs plaies en leur disant : "Vous voyez bien que cela n'est rien." A ceux qui lui reprochait son imprudence, il répondit froidement : "C'est mon devoir, je suis le général en chef." Cette visite et surtout le courage de Desgenettes, qui, s'inoculant la contagion en présence des soldats, se guérissait par les remèdes qu'il leur prescrivait, raffermirent le moral de l'armée, déjà singulièrement ébranlé.

Enfin, Bonaparte reprend sa marche sur Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs, et disperse les nombreux ennemis qu'il rencontre, mais non sans

difficulté. Dans une affaire assez chaude avec les Naplousains, nos troupes furent repoussées, et le chef de brigade Barthélemy perdit la vie. C'était le second échec qu'ils nous faisaient éprouver : dans une reconnaissance tentée vers les montagnes pendant le siège de Jaffa, le général Damas avait eu le bras cassé par une balle, et bon nombre d'hommes mis hors de combat. La prise de Caïffa, place riche en munitions et en approvisionnements de toutes espèces, adoucit les regrets et fortifia le courage.

Le 18 mars, l'armée arriva devant Saint-Jean-d'Acre et commença par établir son camp au nord de la ville. Napoléon se posta pendant plusieurs heures sur une petite hauteur qui dominait cette cité, à mille toises de distance environ. L'ennemi, apercevant l'état-major du général en chef, sans attendre au lendemain, essaya sur lui l'habileté de ses canonniers. Des bombes furent lancées si justes qu'une d'elles s'enterra à quelques pas du général en chef, et entre deux de ses aides-de-camp : le capitaine Croisier et Eugène de Beauharnais.

—Pas trop mal pointé! dit en souriant de dépit Napoléon. Il semblerait que ces gaillards-là ont été à notre école.

Il ne croyait pas si bien dire, comme il devait en avoir bientôt la preuve; car, à peine s'était-il éloigné un peu, qu'une autre bombe alla tomber, en crevant à un pied de terre, au milieu d'un groupe de soldats assis tranquillement sur l'herbe et occupés à faire la soupe. Tout disparut, y compris la marmite; et de neufs fantassins qu'ils étaient, deux seulement survécurent. L'un d'eux qui n'avait rien attrapé, dit gaiement à son camarade, aveuglé par la terre qu'il avait reçue dans le visage au moment de l'explosion :

—Eh bien! à la bonne heure! si c'est de cette façon que les paroissiens de ce pays soignent la soupe, nous courons risque de n'en pas manger de sitôt.

Napoléon, qui entendit ce propos, se retourna et sourit :

—Patience, mon brave, lui dit-il; cela ne durera pas; ce n'est que le commencement.